Pour une lecture politique du roman algérien de langue française.

Abdellaziz KHATI

Université Mouloud Mammeri. Tizi-Ouzou. Algérie

Résumé : La lecture politique de l'œuvre d'art a essentiellement pour objet d'étude le pouvoir et elle découle initialement des travaux de Pierre Bourdieu à la fin des années 1980. Par la suite, Jacques Leenhardt et Jean Michel Delacomptée ont donné à cette approche plus de consistance, ce qui a fait paraitre les premières analyses politiques des romans. Néanmoins, les deux théoriciens ne sont pas sans diverger sur un point fondamental. Et c'est dans la perspective d'une synthèse de leurs différentes orientations que nous nous sommes proposé d'adapter cette approche aux spécificités de la littérature algérienne de langue française. Ce présent travail a donc pour objectif de présenter cette approche critique du roman.

Abstract: The political reading of the artwork put forward by Pierre Bourdieu is interested in the issue of power in the field of literature. Jacques Leenhardt and Jean Michel Delacomptée have developed, each in his own way, Bourdieu's ideas and gave them theoretical depth and consistency. However, though Leenhardt and Delacomptée seem to agree on many points, they still differ on a fundamental aspect of this approach. In the present article, we aim to review their views and apply them on some features of early Algerian francophone fiction

Introduction

Les romans algériens de la période coloniale demeurent incontournables dans toute approche de la littérature francophone algérienne. A l'instar de *La colline oubliée* de M. Mammeri, ces romans laissent chez le lecteur une forte impression. Tel un documentaire filmé, ces textes semblent renfermer d'inaltérables scènes de la vie quotidienne en Algérie, comme s'ils restaient à jamais ouverts sur une question centrale, située bien au-delà des péripéties des intrigues, au-delà même des tragiques fins sur lesquels ils se clôturent. La force de ces romans réside-t-elle dans la minutie avec laquelle les auteurs ont su rendre compte des coutumes, des traditions, des lois, des croyances et de l'harmonie du monde dans lequel ils ont grandi ? L'on pourrait être d'accord qu'au-delà de leur valeur esthétique, ces textes sont une étude sociologique et anthropologique approfondie de la société algérienne des années 1940. Ces romans rendent compte aussi des bouleversements politiques de l'époque qui sont dus aussi bien à une conjoncture politique locale (la préparation de la révolution algérienne) qu'à un événement politique mondial (la Seconde Guerre mondiale).

Quelle approche pourrait-on donc appliquer à ces romans afin d'exploiter au mieux les données historique, sociopolitique et anthropologique qui y sont consignées ? Et, surtout, comment mettre en lumière le contexte politique qui les a vus naitre et les a façonnés d'une manière ou d'une autre? La lecture politique du roman semble être propice à ce genre de lecture. Et, dans ce qui suit, nous allons tenter de présenter cette approche. Nous prendrons *La colline oubliée* comme exemple d'illustration de notre propos, mais avant cela nous proposons cette présentation de l'approche théorique.

Qu'est-ce qu'une lecture politique du roman ?

Pierre Bourdieu à qui l'on pourrait reprocher la rigidité des théories sociologiques lorsqu'il traite de la société kabyle[1], semble partager la conception de Paul Valery sur ce que doivent être la critique et l'analyse littéraires : « L'objet d'un vrai critique devrait être de découvrir quel problème l'auteur s'est posé (sans le savoir ou le sachant) et de chercher s'il l'a résolu ou non. » [2]

Bourdieu, en théoricien sociologue, s'appuie sur les fondements de ses théories sociologiques et s'applique à les transposer sur l'art en général et la littérature en particulier. Il parvient à proposer l'ébauche d'une méthode d'analyse littéraire. S'agissant, par exemple, de l'étude des personnages - notion clé dans l'analyse littéraire - Bourdieu transpose sa méthode d'analyse de l'individu dans la société basée sur ce qu'il nomme « habitus »[3] à celle de

[1] Raymon, J, (2003), « *Pierre Bourdieu et les études kabyles* », In : *Awal, Cahier d'études berbère*, n° 27-28 « *L'autre Bourdieu* », Paris, La Maison des sciences de l'homme, p. 111.
[2] Valery P. in Bourdieu, P. (1992) *Les règles de l'art*, Paris, le Seuil, p. 351.
[3] Habitus : notion qui signifie le comportement normal et naturel de l'individu dans une société donnée, comportement sécrété et forgé par la nature et les composants de la dite société. Autrement dit, c'est le comportement que l'individu est supposé avoir de par les contraintes et les règles du jeu social dans lesquels il est pris. Bourdieu définit cette notion ainsi:
« L'habitus est l'ensemble des expériences incorporées et de la totalité des acquis sociaux appris aux cours d'une vie par le biais de la socialisation, un "système de dispositions réglées". Il permet à un individu de se mouvoir dans le monde social et de l'interpréter d'une manière qui d'une part lui est propre, qui d'autre part est commune

l'analyse du personnage dans l'univers romanesque. Il prend, toutefois, le soin d'avertir sur les différences essentielles à prendre en considération lors de l'application de cette analyse :

> *« L'écriture abolit les déterminations, les contraintes et les limites qui sont constitutives de l'existence sociale : exister socialement, c'est occuper une position déterminée dans la structure sociale et en porter des marques, sous la forme notamment d'automatismes verbaux ou de mécanismes mentaux, c'est aussi dépendre, tenir et être tenu, bref appartenir à des groupes et être enserré dans des réseaux de relations qui ont l'objectivité, forme d'obligations, de dettes, de devoirs, bref de contrôle et de contraintes ».* [4]

Bourdieu explique que par la volonté du romancier, le personnage peut déroger à sa ligne de conduite dictée par les règles strictes de la structure sociale diégétique (habitus) dans laquelle il est placé. Le personnage jouit de la liberté -grande ou petite- que lui confère son créateur, contrairement à l'individu dans la société qui est automatiquement pris dans les directives des règles sociales. C'est aussi dans la nature même du personnage littéraire de s'extraire des fatalités auxquelles il est voué : parce qu'il est une création romanesque et que sa personnalité peut être composite (un personnage peut être représentatif de plusieurs êtres, sa conduite et sa psychologie peuvent être empruntées à plusieurs individus[5]) sa trajectoire peut alors s'inspirer ou retracer celles de plusieurs êtres réels.

Ici, il faut noter un fait important du point de vue théorique : peu d'importance est accordée à l'auteur de l'œuvre littéraire. La lecture politique du roman implique l'éviction de l'auteur. Ce qui importe pour l'analyste ce n'est pas tant ce que dit l'auteur, mais plutôt ce que dit le roman par sa forme et par ses thèmes.

Bourdieu distingue, dès lors, trois étapes nécessaires à l'analyse de l'œuvre littéraire. Ces étapes sont, à leur tour, inspirées de sa démarche d'analyse sociologique[6]. Ainsi, l'étude d'un roman passe par ces trois étapes complémentaires : la première est l'étude de la position du champ littéraire au sein du pouvoir politique, elle permet de cerner l'entourage et les conditions de la production littéraire sans pour autant tomber dans l'explication contextuelle de celle-ci. Cela permet aussi de voir comment le romancier adapte son écriture en fonction du champ politique dans lequel s'inscrit son œuvre.

La seconde étape consiste en l'analyse de la structure interne du champ littéraire et reviendrait dans le cas de la littérature algérienne de langue française à revenir sur les circonstances de la naissance du roman algérien de la langue française, plus particulièrement sur le projet que se sont assigné les premiers écrivains et qui est centré sur l'octroi d'une possibilité d'expression à un peuple opprimé.

La troisième étape constitue le noyau de cette théorie et consiste en l'analyse des portraits des personnages : leurs parcours sociaux et leurs positions par rapport à la norme sociale de leur

aux membres des catégories sociales auxquelles il appartient » Bourdieu P. (1982) *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, p. 75.

[4] Bourdieu, P. (1992) *Les règles de l'art*, Paris, le Seuil, pp. 60-61.

[5] Le personnage d'Ouali de *La colline oubliée* tient à la fois d'Ahmed Oumeri et de Ouali Bennai.

[6] Bourdieu, P. (1992) *Les règles de l'art*, Paris, le Seuil p. 351.

environnement et leurs attitudes face à la situation sociopolitique de leur communauté. C'est précisément sur ce point fondamental de l'analyse que divergent Leenhardt et Delacomptée. Le principe de cette lecture tient en une formule : « Il s'agit d'articuler, dans l'analyse d'une œuvre de fiction, les ressorts psychologiques des personnages aux particularités d'une époque dans le cadre général d'une situation politique. »[7]

Autrement dit, il s'agit de lier psychologie individuelle et mentalité collective ; d'investir conjointement deux domaines épistémologiques hétérogènes, la psychologie qui s'adresse à l'individu et la sociologie qui traite du collectif. La difficulté consiste donc dans le fait suivant : lorsqu'on procède à une analyse du personnage littéraire, tenant compte, à la fois, de sa psychologie et de la nature des données sociologiques l'entourant, on est tenu inévitablement d'établir un rapport de domination : le psychologique doit primer sur le sociologique ou inversement. Leenhardt opte ouvertement pour la seconde option et récuse la validité des interprétations psychologisantes du personnage littéraire. Delacomptée, lui, voit en cela une sorte de déconsidération du personnage littéraire réduit par une analyse à caractère abusivement sociologisant à un simple figurant ne remplissant dans le roman que des fonctions narratives. Delacomptée propose alors une nouvelle conception de cette méthode d'analyse qu'il nommera : lecture psychopolitique.

> « *L'ambition d'une lecture psychopolitique est de redonner au personnage romanesque le lustre qu'il a perdu, tout en conservant la force explicative dont il dispose, grâce à sa capacité à intégrer des éléments situés dans des champs disciplinaires hétérogènes, une lecture politique. Il s'agit donc de renverser le renversement opéré, ce qui ne signifie pas revenir au statu quo ante, mais maintenir le type de problématisation introduit par l'analyse sociologique au sens de Leenhardt, et cependant de restituer aux héros fictifs l'épaisseur de subjectivité que la critique formaliste leur a retirée. (J.-M. Delacomptée)* »[8].

Le cas de la littérature algérienne de langue française

Connaissant les travaux des théoriciens que sont Bourdieu, Leenhardt et plus particulièrement de Delacomptée, qui a été durant plusieurs années, mon enseignant et directeur de recherche en thèse de doctorat, il m' a été suggéré de faire une synthèse de cette nouvelle théorie d'analyse littéraire, tenant compte des points de divergences et convergences qui animent ces théoriciens et de l'adapter à la littérature algérienne de langue française. Cette démarche a effectivement été le fondement théorique de ma thèse de doctorat, dans un premier temps, puis de mon premier ouvrage intitulé « *La Kabylie de la période coloniale par*

[7] Jean Michel, Delacomptée, (2008),"Mémoire d'habilitation à diriger les recherches, Univ.Vincennes-Saint-Denis, Paris 8, « inédit ». Écrivain et essayiste, Jean-Michel Delacomptée a travaillé pendant vingt ans dans le domaine de la diplomatie culturelle à Paris et à l'étranger (Laos, Japon, Jérusalem). Il a ensuite enseigné la littérature française à l'Université Michel de Montaigne à Bordeaux, puis, de 2001 à 2012, à l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis. Tout en se consacrant à l'écriture, il dirige chez Gallimard la collection "Nos Vies" qu'il a créée en septembre 2014. Sa production d'écrivain consiste principalement en des portraits littéraires de personnages historiques et de gens de lettres. Parmi ses écrits : *Racine en majesté* Flammarion ,1999) *Le Roi miniature* (Gallimard, 2000), *Jalousies*, Roman, (Calmann-Lévy2004) *Passions, la Princesse de Clèves* (Arléa, 2012).

[8] Op cit

ses romanciers[9]. Il convient, au préalable, de définir ce concept de lecture politique du roman algérien.

Ce qui est entendu par lecture politique du roman algérien, ce ne sont pas les positions et les engagements personnels des écrivains dans les luttes politiques ou sociales de leurs époques. La lecture politique ne consiste pas non plus à retracer les mouvements sociopolitiques représentés dans les textes. Il s'agit plutôt de voir comment le texte en lui-même (en tant que littérature) s'accommode à la situation politique dans laquelle il est produit. Cela inclut le rapport de l'écrivain à la langue d'écriture, ses rapports aux classes intellectuelles, sociales et politiques, la sollicitation dont il fait l'objet, l'actualité sociopolitique à laquelle il est confronté, etc. Ce que Bourdieu théorisera dans la relation du champ littéraire et du champ politique. L'analyse politique du roman se démarque de l'analyse sociologique, de laquelle elle s'inspire beaucoup pourtant, en cela qu'elle n'aborde pas le texte littéraire avec un schéma conceptuel préétabli dans l'esprit de l'analyste[10], et même si elle s'inspire des théories sociologiques, elle ne les applique pas strictement au texte littéraire.

Leenhardt, dans son ouvrage[11], ne cesse de tirer le signal d'alarme pour dénoncer l'éloignement des théories sociologiques du roman de la littérarité des œuvres romanesques[12], et cela à trop vouloir établir une relation significative entre le roman comme forme (la forme romanesque) et la structure du milieu propre à la société. Ce que propose l'approche politique pour rendre au texte sa littérarité, c'est de se focaliser sur les symbolisations qui s'opèrent dans le roman. A propos des liens du littéraire au politique, nous pouvons lire ce qui suit :

A la faveur du courant marxiste, la relation entre le littéraire et le social s'est resserrée même si elle ne s'est pas toujours clarifiée. Au début du XXe siècle, sous la férule du théoricien politique Gueorgui Plekhanov (1856-1918) s'élabore un véritable dogme « marxiste » de la littérature. L'aspect politique va de plus en plus l'emporter sur la dimension littéraire. [13]

Champ littéraire/champ politique

En prélude d'analyse du roman, Bourdieu préconise de commencer par l'étude du champ littéraire[14] dans lequel l'œuvre s'inscrit. Cependant, dans l'exemple de *La colline oubliée*, premier roman de Mouloud Mammeri, paru en 1952 et dont le projet d'écriture remonte à l'année 1946, est-il concrètement possible de parler d'un champ littéraire dans

[9] Edition Casbah, Alger 2017.

[10] « Le sociologue ne peut comprendre une société sans user d'un schéma conceptuel. Or, s'il utilise son propre schéma conceptuel, il comprendra la société étrangère autrement que celle-ci ne s'est comprise elle-même. » Max Weber (1959), *Le savant et le politique*, Paris, Plon, p. 37.

[11] Leenhardt Jacques (1973), *Lecture politique du roman : la jalousie d'Alain Robbe-Grillet*, Paris, Minuit.

[12] « Il devient aujourd'hui urgent de déterminer sur des critères littéraires ce qui fonctionne comme « littéraire » à chaque moment de l'histoire, c'est-à-dire les conditions d'admissibilité d'un type de production textuelle dans l'*ordre* littéraire. » Op cit, p. 11.

[13] Wadi Bouzar (2006), *Roman et connaissance sociale*, Alger, OPU, p. 107.

[14] Bourdieu entend par champ littéraire un ensemble de relations en mouvements entre écrivains, institutions (Salons littéraires, maisons d'éditions, organismes de presse et médias, etc.) et pouvoir politique. Cela signifie que l'étude des textes littéraire devrait se faire en les considérant comme faisant partie du monde politique. Voir : Jurt, J, *La théorie du champ littéraire et l'internationalisation de la littérature*, In : http://www.freidok.uni-freiburg.de/volltexte/492/pdf/champlitt.pdf consulté le : 10/06/2014

lequel ce roman viendrait s'inscrire ? On ne pourrait parler que d'un champ littéraire naissant, puisque les romans écrits à cette période étaient trop peu nombreux pour pouvoir constituer un champ. Et, bien que l'on puisse étudier ce roman dans ce qui le rapproche ou le différencie des œuvres des auteurs français nés en Algérie, tel Camus ou Roblès, ou bien le comparer aux œuvres des premiers Algériens ayant écrit en français à l'instar de Chukri Khodja et de Mohamed Bencherif, il ne s'agira que d'une étude comparative et aucunement d'une inscription dans un champ littéraire. Ce dernier ne commencera à prendre forme qu'avec l'apparition des œuvres de Mouloud Feraoun, de Mohammed Dib, Yacine Kateb, véritables doyens de la littérature maghrébine de langue française.

En réalité, la constitution du champ littéraire algérien a commencé à partir du courant algérianiste[15] qui a marqué une rupture d'avec la littérature des militaires français ou des touristes ou, encore, des écrivains romantiques produisant des œuvres marquées par l'exotisme. Néanmoins, le courant algérianiste demeure une œuvre de la colonisation et vise à valoriser l'image du colon, voire justifier la présence coloniale. L'avènement des œuvres de Feraoun puis celles de Mammeri, Dib et d'autres romanciers, marque une réappropriation de l'environnement romanesque algérien, jusque-là accaparé par les Roblès, Camus, etc. Sur un autre plan, les romans de la génération de Feraoun se distinguent de ceux de la première génération de romanciers autochtones (Ben Chérif, Khodja, Ould Cheikh et Hadj-Hamou) par le fait qu'ils rompent avec le discours d'allégeance au pouvoir colonial et contestent les dominations sociopolitique et culturelle[16] qui caractérisaient les œuvres de cette première génération d'écrivains. Il faut dire aussi que cette première génération de romanciers écrivait dans un contexte politique bien différent de celui où allaient apparaître les œuvres de la seconde génération.

En effet, lorsque les Bencherif et Khodja et autres écrivaient, l'Algérie venait de connaître la pacification totale et la soumission à l'armée coloniale. Il était question pour ces romanciers de tenter d'instaurer un dialogue littéraire avec le dominant alors que celui-ci, assuré de sa suprématie, imposait une dépendance structurelle[17] aux romans des autochtones. Pour se faire une place au sein de ce champ littéraire, Feraoun s'appuie sur ses relations et amitiés avec Roblès et Camus et s'introduit en douceur dans le monde littéraire avec son premier roman *Le fils du pauvre*. Un roman qui paraissait inoffensif envers la légitimité du pouvoir colonial et à l'impérialisme culturel français mais qui est véritablement un roman engagé[18]. Mammeri, lui, opère avec une autre stratégie. En effet, ses connaissances du monde littéraire et des enjeux politiques tournant autour de la production romanesque lui font faire une entrée fracassante dans le monde littéraire avec son premier roman.

[15] Lanasri, A. (1995), *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres : genèse et fonctionnement*, Paris, Publisud, p. 51.
[16] Op Cit p. 152.
[17] « Un contrôle strict au niveau des maisons d'édition était effectué sur les romans avant leur publication. » Op Cit p. 152.
[18] Voir : Lenzini, J, (2013), *Mouloud Feraoun, un écrivain engagé*, Paris, Broché et Actes Sud, Et
Mathieu-Job, M. (2014), *Le fils du pauvre de Mouloud Feraoun, ou la fabrique d'un classique*, Paris, L'Harmattan.

Le champ littéraire[19] de cette littérature naît donc avec le premier roman de Feraoun, et si ce dernier se focalise essentiellement sur le récit autobiographique de l'auteur, son second roman (*La terre et le sang*) dépasse cette trajectoire individuelle et s'étend à celle de toute une société. Le cachet ethnographique qui a caractérisé *Le Fils du Pauvre* commence à se dissiper et laisse paraître une œuvre de plus en plus littéraire.

Ces deux romans, auxquels il faudrait ajouter *La Grande Maison* de Mohamed Dib paru également en 1952, sont, en réalité, les premiers romans maghrébins ayant l'ambition d'un projet littéraire autonome. Un projet ambitionnant de porter la voix du peuple opprimé à l'écoute du lecteur européen, français en particulier. Faut-il rappeler que cette période d'écriture (de 1946 à 1950) correspond à une période d'agitation politique intense en Algérie. D'une part, le pays a été violemment secoué par les événements répressifs et meurtriers du 8 mai 1945, et, d'autre part, au sein même de cette classe politique militante (le PPA-MTLD)[20] se produit une crise dont les répercussions se ressentent jusqu'à nos jours : la crise « berbériste ». La constitution de ce champ littéraire coïncide donc avec l'apparition d'un nouveau champ de pouvoir politique du côté algérien : la période d'intensification du combat politique et la préparation active de la lutte armée pour la libération a entraîné de graves dissidences entre les militants de la cause nationale qui ont poussé certains éléments à s'affranchir de la tutelle de Messali El Hadj[21]. Les dissidents ont créé leur organisation secrète qui non seulement s'est rebellée contre le leader historique, mais aussi l'a combattu idéologiquement et militairement.

Le champ de pouvoir étant :

> « *L'espace des rapports de force entre des agents ou des institutions ayant en commun de posséder le capital nécessaire pour occuper des positions dominantes dans les différents champs (…) Il est le lieu de lutte entre détenteur de pouvoir (ou d'espèce de capital) différents qui, comme les luttes symboliques entres les artistes et les « bourgeois » du XIX siècle, ont pour enjeux la transformation ou la conservation de la valeur relative des différentes espèces de capital qui détermine elle-même, à chaque moment, les forces susceptibles d'être engagées dans ces luttes.* » [22]

Si l'on devait insérer le champ littéraire algérien alors naissant dans un champ politique algérien de l'époque, ce serait dans ces tensions entre les partisans et opposants de Messali et

[19] Cependant se pose la question de l'autonomie de ce champ littéraire naissant. Nous sommes en colonie et le pouvoir politique est celui du colonisateur. L'œuvre s'identifiera t- elle au modèle européen ? Et quel statut lui sera-t-il donné par la critique ? Moura y répond : « l'idée d'un champ littéraire autochtone à la colonie est conçue comme une impossibilité, une fantaisie ou un projet. Elle est d'emblée dévaluée parce que la littérature s'identifie à la tradition européenne. On lui assigne le statut d'une création de « bon élève » prédéfinie par les théoriciens des lettres coloniales selon un partage assignant à la culture européenne le rôle de modèle. » Moura, J.M. (1999) *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, p. 52.

[20] PPA (Parti du Peuple Algérien). MTLD (Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques). Guenoun, A. (1999), *Chronique du mouvement berbère, un combat et des hommes*, Alger, Casbah, p. 21.

[21] Messali El-Hadj : (1898-1974) homme politique algérien né à Tlemcen et mort à Paris. Pionnier de la lutte anticoloniale, il est le père spirituel de l'indépendance algérienne. Il est le fondateur respectivement de L'étoile Nord-Africaine (ENA), de Parti du peuple Algérien (PPA) et du Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (MTLD). Voir : Stora, B. (1986), *Messali Hadj*, Paris, L'Harmattan.

[22] Bourdieu, P. (1992), *Les règles de l'art*, Paris, Le Seuil, p. 353.

ceux de Ferhat Abbas[23] ainsi que d'autres forces actives de l'époque tels les Ulémas[24] de Ben Badis, qui se disputaient la légitimité d'être le porte-parole du peuple algérien. L'activité politique ainsi que la prise de conscience sont à leur apogée, le nationalisme algérien prend forme.

La production romanesque ne s'est pas, pour autant, inscrite dans les luttes partisanes. Elle ne s'est pas mise, non plus, au service d'un pouvoir ou d'un courant politique quand bien même celui-ci se battait pour l'indépendance du pays[25]. C'est dire que le champ littéraire algérien naissant a su rester autonome et les romanciers, chacun à sa façon, ont préservé leurs plumes d'un engagement effréné qui aurait pu réduire leurs œuvres à de simples documents historiques et politiques. L'engagement de ces romanciers se traduit surtout par la neutralité et le recul qu'ils ont su prendre par rapport aux événements. Leur plus grand mérite serait, certainement, l'authenticité avec laquelle ils ont pu représenter leur société, en décrivant les souffrances et les injustices et en portant la voix du peuple et non celle des leaders politiques. Le champ littéraire algérien, par cette vocation non-partisane qu'ont su lui conférer ses premiers romanciers, s'inscrit dès lors dans un combat revendicatif social. Car : « Le roman ici s'oppose explicitement aux visées des idéologies, des religions, qui dans leur essence ne tolèrent pas d'être réexaminées à nouveaux frais par chacun. A cause de cela, le roman est l'apprentissage de la liberté de penser. »[26]

Les romanciers ont su ainsi garder du recul par rapport aux événements : ils n'ont pas produit une « littérature d'urgence » et des romans à thèse. Leurs romans ne s'adressent donc pas spécialement aux lecteurs contemporains et ne se réduisent pas à une couverture journalistique des événements dont ils étaient témoins. Leur liberté intellectuelle est restée intacte. A propos du rôle du romancier, nous pouvons nous référer à Mouloud Mammeri, chez qui le ton libre l'emporte sur l'emprise idéologique. Le roman est, pour lui, un discours qui ne cherche pas des légitimations idéologiques[27].

Il en va même de l'essence de la littérature que de ne point réduire la production romanesque à une consignation de données historiques. Le roman de par sa forme et son contenu sémantique renseigne de lui-même sur son époque indépendamment des données historiques qu'il peut contenir.

---

[23] Ferhat Abbas (1899- 1985) homme politique algérien, leader nationaliste et fondateur du parti L'Union Démocratique du Manifeste Algérien. Premier président du gouvernement provisoire de la république algérienne. In : http://fr.wikipedia.org/wiki/Ferhat_Abbas

[24] L'association des Ulémas musulmans algériens créé en 1931 autour de la personnalité d'Abdelhamid Ibn Badis (1889-1940). Ce mouvement religieux réformateur s'érigea contre le maraboutisme et l'obscurantisme de l'islam des zaouïas, comme le montre Lacheraf : « l'association des Ulémas algériens » qui s'inspirant de l'enseignement de trois grands réformateurs religieux de l'Orient musulman de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, entreprit de ramener l'islam à sa pureté première en combattant le culte des saints instauré par les marabouts, ainsi que les tendances mystiques et obscurantistes en général. » « L'avenir de la culture algérienne » Entretien avec Lacheraf, M. In *Les temps Modernes,* n° 206, p. 726.

[25] « Les vertus du politique étaient incompatibles avec celle du savant. (…) on ne peut pas être en même temps homme d'action et homme d'études, sans porter atteinte à la dignité de l'un et de l'autre métier, sans manquer à la vocation de l'un et de l'autre. » Weber, M. (1959), *Le savant et le politique,* Paris, Plon, p. 10.

[26] Sallenave, D. (1991), *Le Don des morts*, Paris, Gallimard, p. 122.

[27] Mouloud Mammeri, *Ecrits et paroles Tome II*, Alger, CNRPAH, 2008, p. 77.

> « *Bien que l'œuvre d'art apparaisse elle aussi comme une donnée historique, et par là même comme un objet susceptible d'étude scientifique, il s'avère qu'elle nous dit quelque chose par elle-même, et ce de telle sorte que ce qu'elle nous dit ne saurait jamais être épuisé de façon définitive par le concept* ». [28]

Le manque d'engagement « politique » solennel est le premier reproche fait à l'auteur de *La colline oubliée* dès sa parution. Mammeri essuie les plus virulentes critiques qui sont allées jusqu'à prétendre qu'il est au service de la cause coloniale.

Ici, apparaît la pertinence de la lecture politique du roman de Mammeri. En effet, lorsqu'on part du principe que cette méthode tourne autour du pouvoir sous ces différentes formes (politique, social, culturel et symbolique.) et vise d'abord à l'identifier, il s'agit aussi de voir s'il y a plusieurs pouvoirs en confrontation, qui en tire les ficelles et quel usage il en fait et pour quelles fins, on admettra implicitement que le roman, aussi bien par sa structure que par sa thématique, recèle des points obscurs sur la structure sociopolitique algérienne de l'époque coloniale. Cela se présente comme si le vrai problème que pose ce roman est bien loin de son intrigue romanesque et loin de ses nombreux thèmes.

Ce roman nous parle de confrontation entre plusieurs pouvoirs. En effet, sur le plan politique, il est question du pouvoir colonial dominant qui, bien qu'il ne soit cité explicitement que très rarement, parait imposer sa loi aux colonisés. Cela se comprend notamment dans la mobilisation de la jeunesse algérienne pour la seconde guerre mondiale dans les rangs de l'armée française. Or, dans le texte, ce pouvoir politique n'est pas le seul présent. Le pré-maquis kabyle ravit petit à petit son pouvoir à l'administration coloniale mais aussi à la vieille structure sociopolitique kabyle qui est *Tajmait*.

Une autre forme d'altercation entre pouvoirs transparait dans le roman de Mammeri, il s'agit du pouvoir symbolique de l'enseignement de l'école française qui se heurte aux vieilles croyances et à la tradition. Les personnages paraissent être partagés selon leur appartenance à la classe scolarisée dans l'école française ou au monde traditionnel. Tous sont désemparés car leur monde est en mutation : de nouvelles forces apparaissent et prennent la place des structures traditionnelles. Un personnage déroge étrangement à cette règle : Akli. Pourquoi ? Et qu'est-ce que cela signifie-t-il ?

Akli est un homme encore dans la force de l'âge, ayant connu l'école française, il est surtout le « bourgeois » du village. Généalogiquement, il est le descendant d'une famille maraboutique. Son rôle est donc d'être un gardien des valeurs ancestrales qu'elles soient religieuses ou culturelles. Akli récuse cette tâche et se consacre à fructifier ses affaires en se livrant au commerce du « Marché noir » durant les plus pénibles pénuries alimentaires et vestimentaires engendrées par l'avènement de la Seconde Guerre mondiale. Akli exploite ainsi la misère de ses frères pour s'enrichir considérablement.

Un autre personnage secondaire, le chef cantonnier, va lui aussi profiter de la misère de Brahim pour le persécuter et accaparer ses terres et oliviers. Ses deux exemples montrent que le problème est loin d'être simple au niveau politique. Car, on pourrait être tenté de croire que

[28] *Op. Cit* p. 196.

le roman représente la réalité suivante : un pouvoir colonial tyrannique qui martyrise une population désemparée. La réalité du texte est toute autre. Certains colonisés tirent leurs épingles du jeu et réussissent à exploiter les carences du système colonial pour opprimer leurs frères. Cette lecture nous met ainsi devant le constat suivant : les colonisés sont loin de constituer une même strate sociale et certains privilégiés du système colonial participent au maintien de ce pouvoir dominant.

En conclusion, l'on peut décrire l'intérêt de cette approche du genre romanesque en ces termes: lorsqu'on part du principe que, dans un roman considéré comme un fait culturel dominant, la formulation des états affectifs combinée à la texture de l'œuvre exprime une expérience réellement vécue par les personnages, c'est-à-dire formulée comme s'il s'agissait de personnages réels qui vivraient réellement cette expérience, l'intérêt de cette méthode d'analyse se révélerait dans sa capacité à dévoiler les vérités des textes pour mieux comprendre les enjeux du pouvoir dans la vie réelle. Autrement dit, cette méthode ne vise pas à comprendre la littérature mais à mieux comprendre le réel par la fiction.

Références bibliographiques

1. BOURDIEU, P. 1992. *Les règles de l'art*, Paris, Le Seuil.
2. BOURDIEU, P. 1981. *Questions de sociologie*, Paris, Minuit.
3. BOUZAR W. 2006. *Roman et connaissance sociale*, Alger, OPU.
4. DIB, M. 1996. *La grande maison*, Paris, Le Seuil,
5. DIB, M. 2002. *L'incendie*, Paris, Le Seuil.
6. DIB, M. 2001. *Le métier à tisser*, Paris, Le Seuil.
7. GUENOUN, A. 1999. *Chronologie du mouvement berbère: un combat et des hommes*, Alger, Casbah-Editions.
8. KHATI, A. 2017. *La Kabylie par ses romanciers*, Alger, Casbah-Editions
9. LEENHARDT, J. 1973. *Lecture politique du roman : la jalousie d'Alain Robbe-Grillet*, Paris, Minuit.
10. LANASRI, A. 1995. *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres : genèse et fonctionnement*, Paris, Publisud.
11. LENZINI, J. 2013. *Mouloud Feraoun, un écrivain engagé*, Paris, Broché et Actes Sud,
12. MAMMERI, M. 1992. *La colline Oubliée*, Paris, Gallimard, « Folio », (1ere édition chez Plon en 1952 et rééditée chez UGE en 1978).
13. MAMMERI M. 2008. *Ecrits et paroles Tome II*, Alger, CNRPAH.
14. MATHIEU-JOB, M. 2014. *Le fils du pauvre de Mouloud Feraoun, ou la fabrique d'un classique*, Paris, L'Harmattan.
15. MOURA, J-M. 1999. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris PUF.
16. RAYMON J. 2003. « *Pierre Bourdieu et les études kabyles* », In : *Awal, Cahier d'études berbère*, n° 27-28 « *L'autre Bourdieu* », Paris, La Maison des sciences de l'homme.
17. SALLENAVE, D. 1991. *Le don des morts*, Paris, Gallimard.
18. STORA, B. 1986. *Messali Hadj*, Paris, L'Harmattan.
19. WEBER, M. 1959. *Le Savant et le Politique*, Paris, Plon. Traduction de Freund, J.

Sitographie

1. http://fr.wikipedia.org/wiki/Ferhat_Abbas Consulté le 12/06/2014.
2. https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Michel_Delacompt%C3%A9e Consulté le 20/11/2015.
3. JURT, J, *La théorie du champ littéraire et l'internationalisation de la littérature*, In : http://www.freidok.uni-freiburg.de/volltexte/492/pdf/champlitt.pdf consulté le 10/06/2014.

Entretien

« L'avenir de la culture algérienne » Entretien avec Lacheraf M. In *Les temps Modernes*, n° 206.